

A propos du délire
dans la vieillesse

LA CIBLE LÉGÈREMENT DÉCENTRÉE



Absolument convaincue de leur présence réelle, cette très vieille dame sourde s'inquiète pour ses défunts qu'elle dit enfermés dans le grenier de sa maison. Elle exige qu'on leur porte à manger, se lève la nuit pour rechercher ses «âmes mortes». Dans ce monde fantasmagique véritablement réalisé dans la conscience se condensent son histoire jalonnée par les morts et sa propre annihilation qui s'approche.

Etre «fou», c'est s'échapper, dans une expérience fondamentalement subjective, vers des contrées où le fantastique se mêle et même se substitue au réel. Le contenu vécu du monde délirant est essentiellement incommunicable puisqu'il est le fruit de la singularité individuelle. Il est, par sa définition même, en dehors des normes qui sont les liens de connivence entre les individus. Et pourtant, si l'on ne peut pas éprouver par empathie ce que

vit intimement le malade, on peut comprendre la logique magique qui préside à sa construction. Ne sommes-nous pas en effet des êtres imaginaires avant que rationnels? L'expression «laisser courir son imagination» n'indique-t-elle pas qu'il suffit de lâcher la bride du contrôle de la raison pour que notre nature s'emballe?

L'estompage de la conscience vigile par le sommeil ne laisse-t-il pas déferler le torrent intarissable de nos rêves? L'ima-

ginaire nous est donc familier et l'on peut saisir, par référence intuitive à notre propre vie imaginative, les articulations unissant les éléments de la construction délirante.

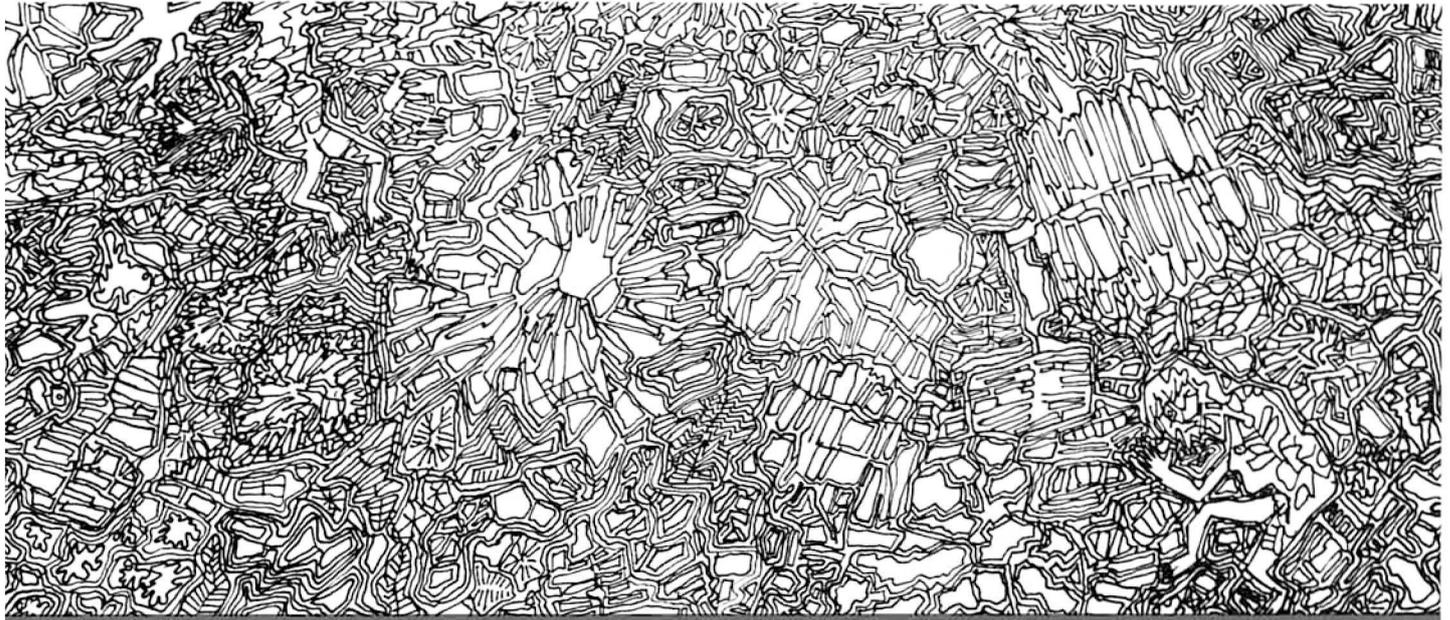
Le délire est une prise de pouvoir sans concession de l'inconscient, cristallisation de l'angoisse, concrétisation de forces cachées, lave en voie de solidification. Comme dans un site volcanique, ces coulées se fondent dans le paysage indivi-

duel, se perdent dans le terrain où d'autres coulées les ont précédées, s'intègrent au reste avec la même évidence, leur nature éruptive étant ainsi dissimulée. Afin de gagner, aux yeux du sujet, valeur de réalité, cette construction fantaisiste de

surface de la réalité et maintenir le cap. Quatre d'entre elles sont au premier plan. La première est la vigilance ou état d'éveil. Qui n'a pas été, une fois ou l'autre, pour quelques instants, au sortir du sommeil, dupe d'une perception erronée:

sieurs heures suivant un éblouissement, un magnifique arbre fruitier débordant de fleurs.

La troisième fonction mobilisée dans la maîtrise de la réalité est l'intelligence, qui suppose les facultés d'abstraire, de ju-



« Il est physiologique de discerner, par le jeu de l'imagination, des profils ou des têtes d'animaux dans les motifs neutres d'un rideau ou d'une tapisserie. » N'est-ce pas ce qu'exprime Jean Dubuffet dans ce fragment de « Paysage aux deux personnages » ?

Fondation Dubuffet.

l'esprit s'appuie sur la négation de son excentricité, le déni, et sur la projection des problèmes inconscients qui se jouent devant lui au travers des sentiments, des intentions, des actes prêtés à autrui. Cette pensionnaire d'un établissement pour personnes âgées assure que, la nuit, les jeunes soignants lui arrachent des touffes de cheveux qu'elle trouve le matin sur son oreiller, certitude impliquant à la fois la négation des conséquences du vieillissement et la projection de son angoisse de perte sur les autres, qui en deviennent coupables.

Le personnage fugitif échappé du rêve

La saisie et la maîtrise du réel dépendent de l'intégrité de plusieurs fonctions dont les forces s'allient pour rester à la

explosion qui n'était qu'une porte qui claque, présence fugitive dans la chambre d'un personnage échappé du rêve? Dans l'état psycho-pathologique qu'est le syndrome confuso-onirique, sorte de rêve éveillé à l'occasion d'une affection générale (état fébrile, déshydratation, maladie infectieuse, etc.), la conscience est envahie d'illusions (déformations de perceptions) et d'hallucinations (perceptions sans objets).

Or, ces tableaux cliniques ne sont pas rares dans l'âge avancé, tout comme les atteintes sensorielles. Telle malade pleinement consciente, mais souffrant d'une dégénérescence maculaire (maladie de la rétine touchant la vision centrale) demande à son fils s'il y a une ménagerie dans les parages, car elle aperçoit, à la place de deux buissons du jardin, des fauves qu'elle imagine échappés de quelque part. Une autre, atteinte de la même maladie, voit avec ravissement, durant plu-

ger, de raisonner et de créer, ainsi que les instruments que sont entre autres la mémoire et le langage. Nombreux sont les patients souffrant d'une démence sénile du type Alzheimer qui, incapables de faire la synthèse de l'expérience du moment, ne se situent pas à l'hôpital ou dans l'établissement médico-social où ils résident, mais chez eux ou sur le lieu de leur ancien travail. Cette confusion s'assortit souvent d'interprétations fausses d'allure persécutoires concernant les interventions mal comprises du personnel soignant.

La dernière fonction impliquée transcende celles qui ont été mentionnées et les inclut ou les utilise, puisqu'il s'agit de la personnalité, instance supérieure qui est la garante, d'une part, des limites entre soi et le monde extérieur, d'autre part de la permanence de la structure et du caractère. Or, ces frontières deviennent perméables dans les psychoses et aussi, com-

me nous venons de le voir, en cas de maladie psycho-organique.

Juste un cordage un peu trop faible

On pourrait donc comparer l'ancrage à la réalité avec une cible centrée par les forces égales de quatre cordages tirant sur ses quatre coins. Une faiblesse d'un seul lien suffit à la décaler par rapport au point d'équilibre qui la situait dans la norme. La déviance délirante résulte donc de l'interaction de plusieurs forces et peut prendre des formes très diverses chez la personne âgée plus exposée que toute autre à des défaillances touchant notamment la vigilance, la perception, la compréhension et la personnalité au sens large. Le déclenchement de l'engrenage suit deux modes qui peuvent aussi coexister. Le premier est celui de l'intuition erronée sur laquelle se développe l'interprétation. Telle chose, tel fait prennent ainsi valeur de bizarrerie dans la mesure où commencent à poindre, derrière leurs significations brutes, un sens et une intention réservés à soi.

Écoutons l'écrivain Witold Gombrowicz qui, dans quelques extraits de son journal au sujet de «Cosmos», dit: «Dans l'infinité des phénomènes qui se passent autour de moi, j'en isole un: j'aperçois, par exemple, un cendrier sur ma table (le reste s'efface dans l'ombre). Si cette perception se justifie (par exemple, j'ai remarqué le cendrier parce que je veux y jeter les cendres de ma cigarette), tout est parfait. Si j'ai aperçu le cendrier par hasard et ne reviens pas là-dessus, tout va bien aussi. Mais si, après avoir remarqué ce phénomène sans but précis, vous y revenez, malheur! Pourquoi y êtes-vous revenu, s'il est sans signification? Ah ah! ainsi, il signifiait quelque chose pour vous puisque vous y êtes revenu! Voilà comment, par le simple fait que vous vous êtes concentré sans raison une seconde de trop sur ce phénomène, la chose commence à être un peu à part, à devenir chargée de sens...»

Quelqu'un qui avançait alors qu'il reculait

L'autre mode d'entrée dans le délire est le trouble perceptif. Il est physiologique



«**Cette très vieille dame sourde s'inquiète pour ses défunts qu'elle dit enfermés dans le grenier de sa maison...**»
Fragment de «Mélancolie» d'Edvard Munch. Munch Museum Oslo.

ment sa mère, décédée depuis longtemps, dans un recoin d'ombre de sa chambre, phénomène qu'elle ne critique que partiellement. L'illusion peut donc être accaparée dans un système délirant qu'elle aide à ébaucher lorsque, en outre, existent des difficultés de compréhension dans le cadre d'une baisse de l'état d'éveil ou d'une démence débutante. Plus grand est le risque d'échafauder une explication déréelle (détachée de la réalité, en désaccord avec elle) quand le phénomène perçu survient du néant. Cet homme de 80 ans a vu son appartement envahi de personnages impassibles et silencieux, se déplaçant devant lui de façon étrange, «donnant l'impression qu'ils avançaient alors qu'ils reculaient». «Il faut s'en méfier, dit-il, ces gens-là sont dangereux, ils font partie d'une secte, probablement...»

Une intrusion mystérieuse

Le mode intuitif d'entrée dans le délire conduit vers la production de thèmes interprétatifs se développant dans une atmosphère floue de menace. Le plus fréquent est celui du vol qui se construit sur le faux constat de la disparition d'objets dont la localisation a été en fait oubliée. L'idée d'une intrusion mystérieuse régulière de personnages malintentionnés s'associe souvent à cette problématique d'une hypothèse apparemment logique,

Dans la vieillesse, le délire est une échappée vers des contrées où le fantastique se substitue au réel. Cette expérience fondamentalement subjective est incommunicable.

de discerner, par le jeu de l'imagination, des profils ou des têtes d'animaux dans les motifs neutres d'un rideau ou d'une tapisserie. Mais ces illusions prennent une autre dimension lorsque, par exemple, une patiente âgée dit voir épisodique-

expliquant les disparitions. Afin de vérifier l'exactitude des suppositions, il arrive que la «victime» tende des pièges, par exemple sous la forme de fragments d'allumettes déposés à un endroit stratégique dont la disposition est vérifiée après un

moment d'absence. Enfin, liée aux craintes délirantes précédentes, l'impression d'une emprise exercée par les persécuteurs se fait jour.

Ainsi, à propos de deux voisins qui cherchent à l'aider dans ses fréquents ou-

ou hallucinatoire réussit à emprisonner le patient dans sa fausse évidence, il est enrôlé dans un scénario intimement inspiré par l'histoire consciente et inconsciente de l'individu. Après un épisode confusoire, il peut arriver que la pénible ex-

compagnon bienveillant. Il s'agit, d'une part, d'un retour à un stade intermédiaire de l'apprentissage de l'image spéculaire chez l'enfant et, d'autre part, de l'utilisation de cette anomalie pour combler une solitude.

A la fois hors des normes et proches d'elles

La «folie» est donc une échappée inconsciente dans l'imaginaire. Mais elle n'est pas synonyme de libération. Si le délire a une fonction défensive évidente contre l'angoisse, la force de colmatage est directement proportionnelle à la profondeur de ses fondations. Apparemment exubérant, il est en fait l'expression d'un déterminisme puissant, celui des forces conjuguées de la peur et de la souffrance psychique. Il est aussi, par son essence strictement individuelle, le témoin d'une solitude. Chez le vieillard, il peut être l'ultime recours contre l'amorce de la désintégration. La «folie» apparaît comme «hors des normes», mais n'est-elle pas l'effort extrême pour s'en tenir le plus proche possible? Dans ce sens-là, peut-être, est-elle paradoxalement normalisante.

Jean Wertheimer

Professeur,
directeur du Service
de psychiatrie



«Elle aperçoit, à la place de deux buissons du jardin, des fauves qu'elle dit échappés de quelque part...» Peinture du Douanier Rousseau, «Le Rêve». Museum of Modern Art, New York.

blis et dont elle affirme qu'elles étaient autrefois fortunées, cette malade âgée dit: «ça ne leur donne pas la prérogative sur moi... Elles ont probablement dans leur passé régi quelque chose, et elles pensent qu'elles peuvent maintenant s'amuser de moi.» Le dénominateur commun de ces thèmes de vols, d'intrusions et d'emprises est le sentiment d'un préjudice. Or ce dernier n'est que la projection d'une réalité trop cruelle pour être reconnue, celle de sa propre dégradation manifestée, entre autres, par l'oubli, par la perte progressive de maîtrise de l'environnement et de soi-même, par la dépossession.

De la dépossession à la possession hallucinatoire

Lorsque le trouble perceptif illusionnel

périence vécue reste dans l'esprit comme un fait réel, objet d'une constante et interminable interrogation. Dans une telle phase, un homme de 75 ans s'est cru, à l'hôpital, épié par la police au moyen de projecteurs. Dès lors, toute son existence, jusqu'à la mort, a été torturée par la question sans réponse de savoir ce qu'on lui reprochait. On ne peut s'empêcher de penser au «Château» de Kafka.

La vision dans la pénombre d'êtres mystérieux surgie de rien est parfois intégrée dans le deuil pathologique de veuves qui s'étonnent à peine des visites répétées de leur défunt mari. A la perception visuelle peut se joindre l'impression tactile d'une présence dans le lit ou auditive d'une respiration. Enfin, dans la destruction des fonctions cognitives propres à la démence sénile du type Alzheimer, il est donné d'observer dans de rares cas le phénomène fascinant de la perte de la reconnaissance de son image dans le miroir. Le malade conduit de longues discussions avec son reflet qui est identifié avec un